LA GAZETTE du CEDRE N°7

0€

des ateliers d'écriture

www.cieducedre.com

Journal Culture /Art /Littérature

L'automne

Patricia ULRICH

Les sanglots longs des violons de l'automne blessent mon cœur d'une langueur monotone…

Si Paul Verlaine avait su en 1866 ! S'il avait su qu'au-delà du poème appris dans toutes les classes élémentaires de France, ces vers avaient été les rimes de la liberté retrouvée en 1944…

Laissons là l'histoire, arrêtons-nous et revenons à cette saison annonciatrice des frimas de l'hiver.

Trop souvent mal aimée, malmenée, considérons cette saison autrement !

Si l'automne était une couleur, il serait rouge comme le feu. S'il était un tableau, il serait l'Automne d'Arcimboldo, cette tête recouverte de feuillage, et si c'était une musique, il revêtirait bien sûr les notes et les dièses de la partition de Vivaldi…

L'automne, c'est l'endormissement bien mérité quand la nature a tout donné durant l'été, quand la sève a parcouru le cœur des arbres, donné mille couleurs aux fleurs épanouies mais aussi quand le soleil a brûlé la terre, endolori les racines asséchées. Alors la nature veut se reposer, s'endormir et se protéger des agressions du froid à venir.

L'automne, ce sont les mois d'une rentrée permettant aux enfants de s'affranchir de la tutelle parentale : la première rentrée en maternelle, celle dont les parents se souviennent toute leur vie. Et puis : *cette année, je suis grand, je peux aller à l'école tout seul !* Encore quelques années plus tard : *tu me déposes avant le collège, pas devant !* Au lycée : *je rentrerai avec les copains !* Et enfin le moment où l'enfant quitte le nid pour s'installer dans le petit studio, pas trop loin de la fac, le démarrage de SA vie.

L'automne, c'est la volonté de remonter le temps, d'aller à l'envers des aiguilles d'une montre, de nager à contre-courant. Nous aimons profiter de ces rayons tardifs qui « prolongent les vacances », comme nous aimons à le dire.

Mais il est temps aussi les amis de sortir les bottes en caoutchouc, de prendre le panier en osier et d'aller en forêt faire la cueillette des champignons avant d'allumer la cheminée pour faire claquer les marrons !

INFOS Cie du Cèdre

La Cie du Cèdre est une compagnie de théâtre et d'écriture professionnelle. Retrouvez toutes les infos de la Cie du Cèdre concernant ses créations théâtrales, ses ateliers de théâtre et d'écriture, son concours de nouvelles et sa gazette sur :

www.cieducedre.com / Facebook : cieducedre / cieducedre@hotmail.com

La rentrée

Josette MARIANI

Le soleil s'est levé et une légère brume vient atténuer les couleurs. On se croirait dans un tableau de Cézanne et la Ste victoire est presque effacée dans les nuages. On est en septembre et pourtant on a l'impression que la chaleur va encore s'installer dans la journée et nous faire rêver aux vacances comme un éternel recommencement. La saison ne veut pas se mettre en place, l'été fait de la résistance. Les écoliers ne comprennent pas cette obligation de rester renfermés en classe alors que dehors le beau temps les appelle. Les fenêtres restent ouvertes, les oiseaux continuent à chanter un air de fête. Les enfants ont chaud dans leurs habits préparés par les parents pour cette rentrée. Des chaussures fermées alors que leurs petits pieds réclament la liberté, des pulls alors que leurs corps voudraient sentir le souffle de l'air. Ils ont envie de plage, de sable fin, de baignade… Mais la société en a décidé autrement, il faut commencer l'écriture, la lecture, les devoirs et c'est si difficile quand la saison a décidé de jouer la prolongation. La maitresse réclame le silence, prend sa craie et son tableau noir se couvre de lettres, de mots et tous les petits yeux essaient de se concentrer et s'intéresser à ses écrits. Depuis longtemps, on leur a déjà appris à obéir, sans vraiment comprendre, sans se rebeller. La maitresse sait tout cela, c'est son métier, elle essaie de ne pas trop se poser de questions et faire abstraction de ses sentiments même si c'est de plus en plus difficile avec les années qui passent…. Elle va juste essayer de leur donner du bonheur à sa façon avec l'amour qu'elle a en elle, l'amour du métier qu'elle a choisi et qui la fait vibrer.

C'est la rentrée de septembre et elle ne doit penser à rien d'autre.

Dessin de Brigitte Guttin

INVITÉE : Louise L

Vengeresse, Chimène, confrontée à un dilemme.
Son cœur pourtant s'emplit encore d'amour : elle l'aime.
Entre son père et son amour, son cœur balance.
Egérie justicière en prônant la balance.
Telle Thémis, déesse de la justice, la belle pleure :
Donner la mort ou l'amour à l'exécuteur. Etre au pied d'une décision : perdre son amour
Mais gagner la reconnaissance de son père.
L'épée sous le nez, elle est trahie et trompée. Ressent le sang de la couleur de son amour.
Il a vidé son cœur du sang de son père. Rodrigue, en l'assassinant se trouve fourvoyé.
Il l'a blessée, insultée, humiliée, bafouée.
Par son bras ou un autre, Chimène veut être vengée.
Souhait d'équité, en quittant Rodrigue par la lame.
Torture tragique, elle doit dire adieu à sa flamme.
La vilainie de l'épée a pris son père.
Ils se trouvent tous trois transpercés de par sa serre
Délicats états d'âmes, ne plus être sa dame. Hélas, pauvre Chimène, perdue dans ses chimères.
Reste à oublier sa haine et l'amour d'un père.

Me TOO des peuples — Xavière PANTALACCI

24 février 2022
Le ciel retient son souffle, il y a dans l'air une solennité inquiète.
La nuit frissonne. Brusquement le ciel déflagre un roulement de tonnerre furibond
percute les échos. D'orange et de pivoine dans leur halo gainé de miel des corolles de feu éventrent l'horizon
aspirent le bleu tendre et crachent la limaille.
Des grappes de nuées complices leur font un camouflage de plomb qui se boursoufle et s'élève
en moutonnant jusqu'au zénith. Là bas dans sa tour d'ivoire reclus un homme seul inlassablement
couve son obsession. Quand d'autres rêvent d'amour LUI fantasme un EMPIRE -nostalgie nostalgie - et
méthodiquement rigide et froid il saccage tout obstacle à son délire. Terre brulée pantelante, terre outragée.
Terre debout. Terre abhorrée et désirée tellement.
VIOL et INCESTE, « NON C'EST NON », s'indigne dans le désert, le ME TOO des peuples.

Grand-Mât — INVITÉ : Camille BOTELLA

De ce que ma mère me racontait de sa mère (qui portait le même prénom « Adèle ») : une femme ayant élevé 8 enfants (sans parler des accidents de la destinée) et qui vers la fin de sa vie atteignait un poids de 120 kilos, une femme « forte » dans tous les sens du terme ! J'aurais tant voulu la connaitre ma « Grand-Ma' ». Décédée alors que j'avais à peine 3 ans, j'ai pourtant sans l'avoir connue tant d'admiration pour elle.
« Grand-Ma' », cette femme énorme, au courage et à la force d'un marin dans la tempête, qui chaque jour devait avec constance et acharnement faire face seule aux besoins de sa famille. Seule à la barre car son mari partait toutes les semaines sur les routes et était de surcroit une brute et un macho de la vieille école. Elle était décrite par ma mère comme une femme apte à tous les postes, une touche-à-tout de génie et une cuisinière hors pair qui était ancrée à son travail au foyer où l'échec n'était aucunement envisageable. Un personnage et un labeur qui pour moi étaient d'un autre temps. Cette destinée inconcevable de nos jours, j'ai alors la vision surréaliste de cette mère qui se déchainait, soufflant à chaque grand coup de rouleau sur une énième vague de pâte sablée, l'écume au coin des lèvres, le front ruisselant, le temps la menaçant à tout moment. Pas de salle de machines à cette époque, tout linge, toutes toiles, étaient lessivés à la main. Encore moins de cuisine équipée, aucun vent favorable pour lui donner du large dans sa lourde charge. Se devant de surmonter sa galère quotidienne, c'était « pousser la pâte, tirer les plumes, pousser le linge, tirer l'aiguille ... ». Ces bons gros bras de mère en action, poussant et tirant sans relâche, leurs veines gonflées dévoilant un tel courant de vie devaient j'en suis sûr drainer à ses enfants un véritable océan d'amour. « Pousser » c'était aussi pousser l'enfant, et elle a dû pousser onze fois pour mettre au monde onze innocents. « Tirer » ce fut aussi tirer sa force et son courage pour contenir sa peine, quand par trois fois elle dû tirer le voile sur trois d'entre eux, trois êtres issus durement de sa chair mais qui à peine sortis de ses eaux furent emportés vers d'autres célestes rivages.

CITATIONS :

« La poésie s'en est allée. Je la soupçonne d'être passé par chez toi. De s'être allongée dans ton lit. Et d'avoir écouté la pluie sur le toit. Elle avait si peu à confier. Pas du genre à trop s'épancher quelques mots. Qu'elle a laissé sur ton bureau » **Dominique A**

« Ecrire suppose de fournir des sensations au lecteur- non pas de lui apprendre qu'il pleut, mais lui donner l'impression de se mouiller pendant l'averse » - **E.L Doctorow**

« Ecrire nous libère de la prison du Soi et nous entraine vers l'aventure suprême, qui nous permet de voir la vie à travers les yeux d'un-e autre » - **Tobias Wolff**

INFOS REMERCIEMENTS

Idée originale de Céline Tillier. Cette gazette littéraire est écrite par les écrivants de ses ateliers d'écriture. Merci à tous pour votre créativité. Merci à la commune de Puyloubier pour son soutien à la diffusion. Invités de ce numéro 7 : Brigitte Guttin-dessin, Louise L. et Camille Botella - textes. La gazette est disponible pour lecture sur **www.cieducedre.com** - rubrique : Événements littéraires. Ainsi que dans des commerces et les médiathèques de Puyloubier, Trets, Rousset, Peynier, Pourrières..

Muse(s) — Carol CHABRIER

Que celle qui n'a jamais rêvé d'être la Muse de son homme me jette la pierre !
Auteur découvert sur le bureau de mon père : il est le fils de l'un de ses amis. Gérald Ruault, que j'ai rencontré par la suite, une matinée d'été, seins nus sur la plage et sans aucun complexe, avec nos francs parler, m'a autorisé à vous accrocher à lui et à ses œuvres. Nous sommes de la même génération : Génération Topless !
J'ai un faible particulier pour Muse(s), un livre ou plutôt une révélation : un homme peut entrer dans la peau d'une femme et connaître à ce point ses sensations charnelles des plus intimes dans son fort féminin ! Approche par l'accroche : Adam Forster, célèbre peintre New-Yorkais, est en panne d'inspiration depuis 3ans. Certaines femmes de sa vie se verraient bien endosser le rôle de « muse » auprès de lui, telle son épouse qui gère d'une main de fer sa carrière mais qu'il n'a jamais peinte, ou ce top-model nymphomane avec qui le peintre entretient une relation sulfureuse. Mais devenir muse ne s'improvise pas et Adam semble avoir jeté son dévolu sur Liza, jolie française qui lui a inspiré sa dernière toile : The Anorgasmic.
Acceptera-t-elle ce projet fou qu'il a en tête ? L'inspirera-t-elle au-delà de la peinture, jusqu'aux confins d'un amour charnel et décomplexé ?
Muse(s) est la suite d'Orgasmic, à lire avant ou pas..
Quand l'Art et les corps s'emmêlent, quand le Plaisir et l'Amour deviennent alchimie sur Toile. Appel aux gourmands gourmets dont les bouches sont faites pour s'extasier, le petit rigolo avec ses grises et fades nuances n'a vraiment ouvert aucunes portes comparables à celles que défonce le Grand Gérald !

Ma vie d'infirmière — Agnès PERNET

Déjà l'heure de se lever, d'effacer la carte d'hier, la journée d'enfer, combat acharné, impossibles à évacuer.
Il était 8h quand les sirènes avaient surgies matraquant de leurs décibels le silence de l'aube ...Aux portes de la réa, notre équipe était en rang serré prête à intervenir de toute urgence. C'était dans les années 75... Rien ne nous arrêtait, le patient avant tout, tous unis au combat pour la vie, animés par notre foi de soignants, rapides, efficaces, ensemble toujours. En rangs serrés nous avons accueilli une femme de 20 ans atteinte d'une pathologie cardiaque. Son ECG était pratiquement plat. En moins de 5 mn elle fût intubée, ventilée, perfusée, massée en continu...Une bataille acharnée, qui nous laissa exsangues, ravagés de fatigue, anéantis lorsque le couperet tomba : Le souffle de vie ne s'est jamais ranimé. Après ce dur verdict, au delà des pleurs, la nécessité de nous retrouver, la défoule, les cafés-clopes, les mercis du chef « vous avez sacrément assuré », du baume sur nos plaies brûlantes. On s'écroule morts de fatigue. C'était dans les années 75. la réa, c'était mon choix, la vie particulière des services d'urgence. Et un beau jour on ne peut plus... le raz-le-bol, le trop-plein du corps et de l'âme. Le corps se rouille et l'âme dérouille.Puis les années s'enchaînent jamais les mêmes, pas de routine, d'autres services d'autres envies, des années riches. Quelques décennies plus tard, les dernières années furent récompense, pansement du corps et du cœur. Enfin ralentir, respirer les heures plus calmes, le temps des mots, des corps à corps, enlacer les regards donner son temps avec douceur à ceux qui s'abandonnent ceux du monde des « pas comme tout le monde », ceux qu'on délaisse, qu'on laisse entre les mains d'autres qui pourrons, d'autres sur qui compter pour les aimer « nous on peut plus on abandonne ». Alors on prend ces abandons avec amour, patience, tendresse et on renaît, ultime réconfort.

Cher salopard, — Marie CAPELLE

Ça doit être un signe, je vous lis à une heure inutile, assise sur ma terrasse à regarder une courgette pourrir. Le silence est tapageur, le ciel fait la gueule et les moustiques me percent. Cette harmonie est désagréable. J'ai perçu dans la médiocrité de votre discours et la pauvresse de vos mots un certain style. Comme lorsqu'on regarde un gribouillis d'enfant et qu'on aime, irrationnellement et stupidement. Je pense que je devrais laisser une chance à votre absence de talent littéraire, peut être avez-vous besoin d'encouragement, de tendresse… ou d'une mère pour vous fesser. Vos mots sont un chant belligérant squelettique, une déclaration de guerre qui couine et halète. On ne conquiert pas une terre à coup de rasoir. Ne croyez pas que vous m'inspiriez de la pitié, non, c'est plutôt de la curiosité ou un besoin inconscient de me faire du mal. En vous lisant, je ressens en moi une contradiction qui me déstabilise. Un peu comme avant de percer un gros point noir sur un dos. C'est magnifique et immonde. C'est dégueulasse et excitant. C'est douloureux et jouissif.
Je voudrais vous revoir.

L'été prend fin.

Julie PETIT

L'été prend fin. La première fois que j'ai eu cette pensée c'est lorsque j'ai constaté qu'il faisait nuit noire à l'heure du réveil. C'est plus difficile de sortir du lit mais, une fois le courage trouvé, c'est un plaisir d'assister au réveil de la nature. A la maison, je suis pour le moment la seule humaine debout. L'un de mes moments préférés consiste à prendre le temps d'aller saluer et nourrir ma petite ferme. La première frimousse que je vois est toujours celle de mon chaton Mayco. C'est assez inévitable car, âgé de quatre mois, il n'est pas encore autorisé à aller gambader dehors. Au réveil, il m'accompagne en courant dans les escaliers, manquant de me faire tomber. Lorsqu'il abandonne mes jambes pour son petit déjeuner, je peux ouvrir sereinement ma porte fenêtre pour aller à la rencontre de la fraîcheur matinale. J'aperçois alors O'Malley qui n'est jamais loin et se précipite dès qu'il m'entend. Je le vois régulièrement arriver avec une feuille morte dans la gueule pour témoigner de sa chasse nocturne. Il entre la déposer sur notre paillasson et vient réclamer à son tour en ronronnant contre mes chevilles. Puis notre aîné, Weedou, qui dort bien en sécurité dans les canisses surplombant notre terrasse. Je l'entends roucouler au dessus de moi lorsque je m'installe à la table du jardin. Mes trois petits chats. Au-delà de la terrasse : le territoire des lapins. Ici, règne notre lapine bélier, impitoyable tyran qui a chassé tous les chats errants du quartier. Privilégiée, je peux entrer sans me faire charger car je suis celle qui apporte les victuailles. J'ai espoir que son cœur s'adoucisse avec notre dernier arrivé Woodie, notre fauve de bourgogne. Son pelage a la couleur du feu mais son caractère est celui d'un petit nuage. Mon doux lapin qui vient me saluer en posant sa truffe fraîche sur mon pied. Mais cette parenthèse s'achève déjà, à l'étage, j'entends un raffut indiquant une toute autre activité. Que les humains sont bruyants...

Fête au village

Danielle ESTEOULE

Nao observe la plaine.
Cette vaste étendue lui paraît étrangement plus belle ce matin, les couleurs sont plus vives, les contours mieux dessinés. La brume vaporeuse spectrale se disloque, laissant place à la clarté. Quelques buffles sauvages paissent, pataugeant dans les marigots. Les pique-bœufs perchés sur leurs dos puissants se délectent d'insectes et parasites qui pullulent sur leur cuir épais. Les marécages sont tapissés de nénuphars, fleur sacrée, dont les camaïeux de roses, réhaussent le vert pâle des carrés de rizières. Seules les silhouettes longilignes des cocotiers se détachent de ce panorama qui épouse l'horizon. L'heure est venue d'accueillir les invités. Les bonzes drapés dans leurs robes safranées sont arrivés, c'est l'occasion d'une véritable fête. La cérémonie religieuse aura lieu sous le vaste porche de la pagode. Les volutes d'encens montent vers le ciel accompagnant les prières. Les bénédictions psalmodiées distribuées sans compter, sont ponctuées par le tintinnabuli des clochettes. Les fidèles, recueillis dans le silence, ont revêtu leurs plus belles tenues. C'est une communauté sereine qui se rejoint dans la prière, oubliant le temps d'une journée la fatigue, les tracas. Suivra le déjeuner. Les meilleures victuailles seront servies pour honorer nos visiteurs : soupe aux jacinthes d'eau, pâtés de poisson, nems aux crabes d'eau douce, cochon noir émincé parfumé à la citronnelle, tout cela accompagné de riz blanc. Pour se désaltérer il y aura de l'alcool de riz , de palme, et de l'eau restée fraîche grâce aux pichets en terre cuite. Pour le dessert : litchis, longanes, papayes, groseille étoilée, bananes flambées. Les dignitaires repartiront le ventre bien rond et peut-être un peu trop…gais ! Ils ne seront pas les seuls d'ailleurs ! La journée se finira dans la joie. Certains, à l'âme musicienne, sortiront leur *angkuoch* sorte de guimbarde, leur *chapey*, cousin du luth, il y aura même un *khên*, un drôle d'orgue à bouche ! Sur ces airs de musique improvisés tous esquisseront des pas de danses, plus ou moins langoureux par cette belle soirée tiède aux senteurs de jasmin ! Les couples se laisseront bercer, alanguis, leurs corps s'épousant au rythme de la mélodie.
Bouddha n'invite-t-il pas à célébrer la vie ?

Que regardons-nous ?

Céline TILLIER

Adèle est debout, au bout de la falaise, complètement à bout. Les pieds bien enfoncés dans le sol, le regard plongé vers l'horizon gris, elle pousse un cri, ferme les yeux et écoute le silence. Elle entend d'abord le son des nuages qui se déplacent, se frôlent, c'est comme une main qui caresse le corps d'un être aimé. Adèle perçoit aussi le léger sifflement d'une particule d'étoile qui s'est détachée et qui traverse l'univers, délicate comme le souffle d'un mot murmuré.
Adèle est comme ça. On la dit différente, à fleur de peau mais Adèle est vivante, connectée à la moindre vibration. Un caillou qui roule dans le grand océan. Elle pleure devant les moutons des vagues, elle frissonne aux battements d'ailes du grand goéland.
Adèle ne s'imagine pas les choses, ne regarde pas les animaux vivre, elle est.
Adèle peut ressentir les grains de sable sous les tentacules du poulpe quand il se déplace, elle a le gout du pelage du louveteau sur la langue de sa mère, elle plonge vertigineusement avec l'aigle, sent le vent sur ses plumes, son bec …
Adèle accueille les particules élémentaires, ouvre ses pores et inspire profondément.
Elle se nourrit de la poussière du monde.
Adèle est debout, elle est la montagne, la falaise. Ancrée, solide, elle fait face à l'immensité.
Adèle n'a pas d'âge, elle est un tout, une idée, une illusion.
Adèle c'est toi, c'est moi, c'est la terre, le vent, le rouge gorge, la feuille d'érable, la fourmi, l'éléphant, le volcan.
Adèle circule dans nos veines à chaque instant, à toi d'ouvrir grand les yeux !

Je dis M

Cathy JOACHIN

D'abord l'odeur, une odeur de celles qui réveillent, qui picotent, qui diffusent un shoot d'énergie dans toutes les fibres du corps, étourdissante comme une eau pétillante qu'on boit trop vite, enivrante comme le parfum d'une fleur tubéreuse entêtante, obsédante et capiteuse.
Ensuite la couleur, une couleur qui éclabousse, presque douloureuse, qui rétrécit les pupilles, explose comme une pierre brute aux mille facettes.
Puis le bruit, un bruit perpétuel, changeant au grès du vent et de ses humeurs, semblant aspirer l'âme des vivants pour la laver, la passer au tambour et la recracher nettoyée, purifiée. Forte, puissante et fragile à la fois.
La Mer avec un grand M, ma mère avec un grand cœur et le Saint Esprit. C'était le vin du coin que mon père buvait. Le mécréant athée qu'il était et qui aimait s'en vanter m'autorisait à le goûter coupé avec de l'eau. Sacrilège mais privilège de l'interdit toléré.
La mer veille, ma mère veille, la merveille et les mystères qu'elle recèle.
Souvenirs souvenirs. Je revois l'enfant grave et insouciante que j'étais. Me laisser bercer par le pouvoir hypnotique de la grande bleue, son charme sensoriel, juste ressentir, déconnecter le cerveau et le récupérer plus tard. Ou jamais. Rêvasser des heures durant sous la morsure du soleil, passer des nuits blanches, allongée sur le sable, en comptant les étoiles, chanter «Une maison bleue» et «Santiano» sur la plage, prendre un bain de minuit nue en affirmant se sentir libre, imaginer que les algues un peu trop tactiles sont des monstres marins et s'égosiller du cri de la mouette rieuse qui n'a plus aucun sens de l'humour. Courageux mais pas téméraires.
Les dents de la mer, film traumatisant pour toute une génération.
La mer, madeleine de Proust qui panse et répare. Et qui de temps en temps, rappelle que c'est elle qui commande et laisse stupéfait devant sa puissance dévastatrice. On l'aime, on la déteste ou on aime la détester.

Sa première femme

Corinne TOMASINI

Je ne te connais pas vraiment … Un jour, j'étais enfant, j'ai su que tu existais et j'ai compris que tu avais rendu mon père malheureux. Tu étais un nom, un prénom sur un livret de famille et tu accompagnais des dates, de mariage et de divorce, bien avant ma naissance. Tu étais un silence, une peine pudique, inexpliquée, une ombre, un chagrin. De toi, j'entendais parler à mi voix. Tu n'apparaissais nulle part, aucune photo, tout avait disparu ! Plus tard, je me suis dit que ton départ, ton abandon, avait permis une autre rencontre, un autre éclair vers une autre femme, une belle aventure, un élan pour la vie, pour ma vie … Des années ont passé, beaucoup. Le dos paternel s'est courbé, ses cheveux ont blanchi, la vieillesse s'est installée. Une journée grise d'hiver, ma mère a abandonné, elle avait fini de souffrir. Lui s'est alors souvenu de toi. Il s'est senti autorisé, il s'est lancé, il t'a recherchée, il savait que tu vivais seule toi aussi. Il t'a appelée, tu ne l'as pas repoussé.
J'ai vu revenir son sourire, j'ai senti son empressement, j'ai compris cette sensation de renouveau, de lendemains ensoleillés … Tu t'es laissée entourer, tendrement, encore. En voiture, vous êtes repassés par les chemins de la jeunesse. Puis, je t'ai vue pour la première fois, discrète et souriante. Derrière les marques du temps, j'ai deviné le visage de tes vingt ans, l'énergie de ta démarche, la douceur de tes gestes. Du passé, nous n'avons jamais parlé. Je ne pouvais pas te poser de questions sur cette rupture qui, je le sentais tellement, avait été un moment qui avait échappé à l'un et à l'autre ! J'ai compris qu'il t'avait aimée malgré tout et que ça ne pouvait qu'être pour toujours.
Il n'a pas pu venir te dire au revoir en août dernier quand, à ton tour, tu n'as plus voulu de la vie. Il m'a confié une fleur pour toi, Marie.

Un jour meilleur — Charlène PIERART

Sans signe avant-coureur, une douleur lancinante lui vrille le bras et remonte jusqu'au cœur. Son intensité achève de réveiller Paul et le place sur le qui-vive dans l'attente d'une seconde vague. « Ce n'est pas le moment de faire un arrêt cardiaque mon pauvre vieux. Aujourd'hui les masques tombent. Je vais crier au monde qui je suis. Enfin pas vraiment au monde. A mes parents… à ma sœur Sophie, ma grand-mère Adélaïde, ma cousine Lisa et ma tante Fanny. Sans oublier mon oncle Fernand et même Gustave le voisin de mes parents. Ce midi, nous fêtons Pâques. Entre l'agneau et le dessert, je trouverai bien le courage de leur parler d'Etienne. Oui voilà, lorsque ma tante tentera une nouvelle fois de me caser avec une cousine éloignée, je répondrai tout sourire : je préfèrerai que tu me présentes Arthur, le fils de ta voisine. » Il imaginait sans peine sa tante s'étouffer avec son sablé et sa grand-mère se lamenter sur son unique petit-fils qui aime les hommes. « Et si je n'y arrivais pas ? Et si ce n'était pas le bon moment ? Ma mère prépare cette fête depuis des jours, je vais lui briser le cœur…Et s'ils me traitaient comme une erreur de la nature ? Auront-ils raison ? » Un frisson parcourut son corps. « Après le cœur, il ne manquerait plus que j'ai de la fièvre. Si je suis malade, c'est peut-être le signe que ce n'est pas le bon jour. Si j'ai moins de 39, j'y vais et je leur dis. » Paul se redresse sur son lit mais cet effort lui donne le vertige. Dans un sursaut de volonté, il ouvre le tiroir et en sort un thermomètre. Un bip, quelques secondes d'attente… 38,9° « 38,9° c'est presque 39. Je crois que je vais rester coucher…oui voilà, je vais m'allonger quelques minutes de plus avant de prendre ma décision. Peut-être que je devrais appeler ma mère, lui dire que je suis malade. » Paul se rallonge et pianote sur son téléphone. L'ombre de la délivrance se retire sur la pointe des pieds. En attendant un jour meilleur…

Chat-gesse intérieure — Brigitte GUTTIN

C'était un beau jour d'été. Ma fille et moi étions pressées à cause d'un rendez-vous important. Avant de monté en voiture, elle voulu étendre une paire de chaussettes. Ce faisant elle découvrit une minuscule boule de poils qui vagissait sous les cordes à linge C'était un chaton à demi-désséché, que sa mère avait laissé là à peine né. Nous l'avons ramassé, réconforté et le vétérinaire nous a raisonnées: «il est trop mal, trop déshydraté, il ne faut pas vous attacher». Munies de quelques conseils, de lait en poudre pour une semaine d'un biberon et de beaucoup d'espoir. Il a bien biberonné;3ml par 3ml.avait dit le véto.Mais il n'était pas rassasié!Alors il a bu le biberon entier et, le ventre rebondi s'est endormi en toute sérénité. Chaque jour il a bu deux biberons entiers, chaque jour un peu plus éveillé. Il était le lutin de la maisonnée, Il avait bien profité et se promenait toute la journée.Dans un saut un peu audacieux sur la table du séjour, il a trouvé la coupe de cristal ronde qui était au centre. Il l'a adoptée sans vergogne et s'y est installé. Il grandissait mais dormait chaque jour dans cette coupe. Les semaines passaient, il était toujours aussi plus espiègle et grossissait car son appétit était insatiable. La coupe semblait plus petite de jour en jour. Il devait penser qu'elle rétrécissait avec le temps! Nous le prenions régulièrement en photo et l'album fut illustré de quelques légendes : « moi? vous trouvez que j'ai l'air coincé?». Son corps en rond remplissait exactement la coupe : « Devinez ce que c'est? Non, ce n'est pas une chapka, c'est moi qui dort!». Le chat débordait de toute part on ne voyait presque plus la coupe. Bon, là ,il faut raison garder, la coupe a vraiment rapetissée. C'était mon histoire Je m'appelle Chaussette j'ai dix ans aujourd'hui. J'ai trouvé la sagesse au fond d'un panier d'osier.

Contact : Céline Tillier cieducedre@hotmail.com

Un crime pour Colino Poissonchoux — A-F

« Allo ! Quoi ? Un homicide ? J'arrive ! »
Il est 4h du matin. Pourquoi les gens ne meurent-ils pas vers les 16h après la sieste !
Me voilà devant un somptueux hôtel particulier.

- Bonjour, je me présente Colino Poissanchoux, inspecteur de police.

La victime gis dans une mare de sang, le crâne fracassé.

- Qui sont ces gens ? -
- Mr Gustave, le majordome, Melle Armée, la cuisinière et Mr Jean-Jacques, le secrétaire privé.

La cuisinière est sous le choc, pleure dans un coin de la cuisine. Le majordome se tient très raide et le secrétaire à l'air effaré et très ennuyé.

- Je venais de préparer la collation du soir à Mr « Emir », je ne comprends pas, précise Melle Arméle entre deux soubresauts. « Gus » me lisait « les affinités électives « de Goethe comme chaque soir. Au coin de la cheminée, Jean Jacques s'acharnait sur ses mots croisés. Tout était calme. Vers 23h nous sommes allés faire une caresse à Mr « Emir » et là horreur ! Il était là dans le salon sur son coussin préféré.

« Bizarre, bizarre… Mais à qui profite le crime ? », voilà la question qui me taraude.
Je me dirige nonchalamment vers le corps du défunt et là, stupéfaction …Un chat ! Non mais de qui se moque-t-on ? Il est 5h du matin, Paris s'éveille et moi j'enqu^te sur le meurtre d'un chat. pour un chat ! Mais pas n'importe lequel chat. L'héritier d'une fortune

- De toute façon il bavait partout, pleurniche Arméle, une vraie calamité.
- Il foutait des poils partout, une misère, surenchérit Gus
- Mais alors qui hérite, demandais-je, à qui profite le crime ?

NOUS !!!

- Bon, moi Colino Poissonchoux, inspecteur de police, en attendant les résultats de l'autopsie, je vous mets tous en garde à vue ! Exécution ! Affaire classée ! De toute façon j'aime pas les chats !

Les années lycée avec mon ami Renaud — Raphaël ROBERT

C'est dans un mini amphi de l'annexe Maurice Faure du lycée Emile Loubet que Renaud et moi sommes passés à l'écriture scripte. Cela signifiait-il un passage vers la vie adulte ? vers le monde scientifique ? C'est ensemble que nous avons abandonné notre écriture en lettres attachées. Au dernier rang de ce petit amphi, on dominait la situation, en terminale C même à cette place, on ne passait pas pour des cancres. Renaud travaillait probablement moins que moi, mais là où je passais un week-end pour faire les exercices et les refaire pour les intégrer, Renaud les solutionnait pendant les heures de permanence. Je m'amusais à le voir patauger avant de l'aiguiller, moi qui y avais passé des heures, mais je me gardais bien de lui dire. En français, Renaud était doué, il prenait toujours le commentaire, là où je ne m'aventurais jamais. Je préférais assurer avec le résumé. Pour l'oral, c'était différent, l'épreuve ne me faisait pas peur, j'étais à l'aise mais la liste que nous présentâmes au Bac était si maigre que le prof avait puisé des sujets dans les commentaires traités dans l'année. Ne choisissant jamais cette épreuve, j'étais bien en peine et le matin même de l'épreuve, j'avais demandé à Renaud ce qu'il y avait à dire sur cette « Aube » de Rimbaud. Bien m'en a inspiré car l'examinatrice, après un « Ah ! C'est encore cette liste » opta pour le poème extrait des Illuminations. Sans l'entraide de mon pote, je n'aurais jamais obtenu ce 13 salvateur. Le jour des résultats du Bac, nous avons fêté cela dignement au sud de Valence, dans une ancienne ferme drômoise. Et après une nuit blanche en ce début d'été 1987, je me rappelle encore le retour à mobylette, sur les hauteurs de Soyons, en surplomb du Rhône, la lumière de ce matin-là, le sentiment du devoir accompli, le monde nous appartenait.

De mon vivant
Charlotte Mont-Reynaud

Chaque jour j'interroge mon identité. Je n'en connaitrais jamais les contours. Je cherche à dénouer ce qui s'est joué dans la lignée de femmes avant moi. J'essaie de me sauver. De tisser dans l'écriture un espace où exister. Hors ce lieu, je m'empassionne. On se moque gentiment de moi. Parce que je m'empassionne de tout. Que je fonds pour un rien. De l'inutile. De ce qui ne tient qu'à un fil. De ce qui m'échappe. Les lumières de fin d'été, les espaces d'absence, les petites flammes, nos petites flemmes, les inconsolables que l'on tait, l'endroit où ton regard accroche le mien, le décompte de nos étoiles filantes au mois d'août, les embrasements qui tardent à faire frémir nos peaux, l'or de nos larmes, les brindilles qui craquent sous nos pieds comme des fêlures en cavale, nos respirations qui hésitent parfois avant de parler, nos bouches cousues quand le cœur chavire, les mots qui tentativent, se risquent et ricochent, le temps qui file, les souvenirs si flous qu'on ne sait plus s'ils sont vrais, la nostalgie immédiate de ce que nous en sommes en train de vivre, les émotions qui s'emmêlent souvent, qu'il faut sans cesse ranger et remettre à l'endroit. J'aime et je vis trop fort. Ce sera toujours trop. Puisque rien n'est futile. Que le monde est trop vaste et trop clos à la fois. Que tout est si fragile et précaire. Que la blessure est partout. Que je m'efforce d'écouter sa pulsation pour lui donner sens. Je continuerai d'être traversée par tout ce qui ne fait que passer, de traquer la trame de nos invisibles, de ce qui suscite une vibration, de caresser la pulpe des mots qui offrent à nos dépens le frisson, de dévier pour tenter d'extirper au temps tout ce qu'il nous vole, de regarder le monde autrement, en essayant de déployer l'espace entre ses lignes, ses soupirs, ses marges, ses points de s.u.s.p.e.n.s.i.o.n, pour agrandir le jour qui recrache mes (présupposés) manques, pour tenter d'incendier mes peurs, pour assembler les voyelles où le fort porte le fragile et réciproquement.